

H-France Review Vol. 17 (January 2017), No. 4

Michel Biard, *La liberté ou la mort. Mourir en député, 1792-1795*. Paris : Tallandier, 2015. 363 pp. 23.90€. (pb). ISBN: 979-1-0210-0731-4.

Compte rendu par Sophie Wahnich, CNRS/EHESS.

L'ouvrage que Michel Biard nous livre est exemplaire. Il y a là un véritable sujet, celui de la mort violente des députés ou représentants du peuple pendant la Révolution française dans la séquence cruciale de la Terreur. A ce sujet, je lis la reprise du slogan « la liberté ou la mort » dans le titre, comme un hommage rendu à mon propre travail qui analysait cette séquence historique où la mort rode sans cesse et avait choisi le même titre slogan (*La liberté ou la mort, essai sur la Terreur et le terrorisme*).[1]

Cette question difficile est traitée avec une érudition sans faille dont témoignent tant les notes que la bibliographie et les annexes qui déploient aussi bien l'approche méthodique que sérielle. Michel Biard offre ici sources manuscrites et imprimées, listes établies scrupuleusement, graphiques temporels et graphique de répartition catégorielle par type de mort violente, à ses lecteurs. Il expose sa valeur ajoutée sur ce plan expliquant que les routines entretiennent les erreurs ; il en a d'ailleurs relevé plusieurs centaines dans le seul *Dictionnaire des Conventionnels* de Kuscinski, célèbre et incontournable référence sur le sujet.[2]

Cette érudition permet d'offrir un travail rigoureux où les règles du métier conduisent de l'interrogation sur l'origine de ce fameux slogan avec le modèle antique dans toutes ses variations de Brutus à Scevola dans l'introduction, à un questionnement sur ce que cette expérience historique fait résonner dans d'autres époques historiques, le XIXe siècle, notre aujourd'hui, ou encore la Seconde Guerre mondiale, dans la conclusion. Michel Biard précise avec justesse que l'expression ne signifie pas tant « tuer » ou « faire mourir », mais bien accepter de mourir pour la liberté, mourir plutôt que de vivre en esclave.

Le premier chapitre se veut un simple exposé des dites morts, il est un peu fastidieux, multiplie les listes et les citations, quand le second passe au crible de la critique, l'historiographie du sujet au XIXe siècle. Cette critique est de celle que l'on exprime d'une manière classique à l'égard des historiens « romantiques » (Michelet, Quinet, Lamartine, etc.) qui osaient se passer trop souvent de sources.

Puis viennent une suite de chapitres qui entrent dans le vif du sujet avec précision et qui offrent beaucoup de matière et un beau panorama de lectures citées en notes ou dans le texte, comme le beau travail de Dominique Godineau sur le suicide en Révolution.[3] Michel Biard invite ses collègues dans son livre et c'est heureux.

Le lecteur traversera les conditions de possibilité de ces morts violentes par catégories, et pourra approcher aussi bien des questions juridiques que politiques ou symboliques dans un questionnaire qui entend sortir de l'arène des affrontements, qu'ils soient historiographiques ou politiques. Pour Michel Biard, il s'agit de considérer que cette histoire-là ne doit plus prendre parti pour ou contre les Girondins, pour ou contre les Montagnards, ne doit plus distinguer l'héroïsme ou la violence faite aux uns de la

violence faite aux autres. Ce faisant, il opère ce que j'appellerai *in fine*, un relativisme de bon aloi, relativisme objectiviste un peu contradictoire avec le titre choisi qui engage la question qui n'est pas partagée par tous au même titre.

Tous sont morts, nous dit-il, de leurs engagements politiques. Mais tous les engagements se valent-ils en Révolution ou même hors Révolution ? En écho la conclusion : Michel Biard y interroge à nouveau sur ce mode relativiste un peu désabusé le sens de ces morts héroïques : « Ils auraient peut-être eu mieux à faire en essayant de sauver leur vie ! ». Cette manière de récuser ces choix, ces intentionnalités, ces risques n'est pas sans me rappeler un discours analogue tenu aujourd'hui sur le sens de la résistance pendant la Seconde Guerre mondiale en France, ou encore le relativisme des fêtes commémoratives italiennes où les anciens de la République de Salò comme les anciens patriotes sont fêtés le même jour dans une visée réconciliatrice qui efface le sens de chacun des héroïsmes.

Or ces prémices, à mon sens, engagent tout le sens de ce livre. Car est-ce si pertinent d'analyser ensemble les martyrs de prairial et les girondins exécutés, et si tel est fait c'est à quel prix historiographique voire épistémologique ?

Quel gain historiographique donc apporte la proposition de Michel Biard car, après tout, en termes politiques, la question est vite réglée, c'est un point de vue objectivant ne permettant plus de comprendre le sens de l'affrontement et du coup le sens de la mort donnée ou reçue, acceptée ou subie. La mort comme fait absorbant englutit tous ces écarts, même si la découpe des chapitres peut de fait les restituer. Ce n'est pas anodin, car c'était là, malgré tout, l'une des visées du discours thermidorien : faire perdre le sens de cet affrontement violent.

Or sans l'historiciser, la perte du sens de l'héroïsme à l'heure de la victimisation devient un point aveugle pour l'historien, à l'heure, la nôtre, où le plus souvent, la seule valeur reconnue comme vraiment collective est l'amour de la vie biologique comme telle... risquer la mort est souvent devenu incompréhensible.

Pourtant Michel Biard, quand il souhaite ne pas saisir ces morts comme le fruit « d'affrontements politiques » mais « comme une manière extrême d'assumer son statut de député, de représentant du peuple » inventant « un art de mourir républicain » qui n'a rien à envier à « l'art de mourir noble aux armées », touche bien à cette situation singulière qui pourrait avoir une valeur ethnographique voire anthropologique. Mais il récuse la pluridisciplinarité et l'approche théorique des émotions, préférant s'en remettre aux sources elles-mêmes qui en donnent la couleur. J'avoue ici ne pas bien comprendre ce qu'il entend par là sinon une approche positiviste, au ras des sources et des sciences auxiliaires qui, loin de reproblématiser le propos, permettront surtout de l'enrichir, comme on enrichit une enluminure.

Bref, Michel Biard ne renoue pas avec l'histoire problème, mais souhaite décrire, de la manière la plus neutre possible, ces morts violentes quand cela est possible.

Or, à mon avis, cela n'est justement pas possible, c'est pourquoi l'absence de points de vue théoriques ou épistémologiques, l'absence de dialogue avec les autres sciences humaines et sociales appauvrissent non seulement le contenu de savoir brut, érudit de ce livre, mais aussi ses interprétations et son sens global. Quand le lecteur ressort de cette plongée dans ce passé, quelles lumières viennent alors éclairer son présent ?

Je voudrai pour expliciter mon propos m'arrêter plus précisément sur quelques passages précis du livre.

Dans le deuxième chapitre Michel Biard souhaite sortir « des légendes noires et des récits héroïques ». Il s'arrête alors sur ce qui est cause de telles pratiques. « Chacun [de ces historiens] a pu être engagé d'une manière ou d'une autre dans les luttes politiques du premier XIXe, leur vision de la Révolution

française se trouvant alors au carrefour de leur œuvre d'historien et de leurs engagements citoyens ». Être engagé conduirait à la littérature quand le désengagement conduirait à faire enfin de l'histoire scientifique. C'est alors à l'analyse d'une séquence littéraire traitée comme homogène que nous convie Michel Biard, les uns et les autres usant des mêmes dramaturgies et des mêmes procédés littéraires, qualifiés « d'accessoires », fabriquant les mêmes effets d'ombres et de lumières sur les amis et les ennemis. Ce type d'analyse ressort de l'histoire froide à la manière de Foucault, mais comme Monsieur Jourdain faisant de la prose, Michel Biard ne semble pas s'en préoccuper. Ici toutes ces histoires sont analysées par ce qui en fait un ensemble, comme Mona Ozouf avait étudié les fêtes révolutionnaires en prenant position contre l'histoire politique de ces fêtes, effaçant ainsi les effets d'affrontement festifs. C'est ainsi la structure de ces discours historiographiques qui intéresse Michel Biard : le goût pour les morts collectives, la scène parisienne, les derniers mots, les silences stoïques, les procès valorisant l'art oratoire. Certes, mais dirait-on « and so what ? » Finalement le traitement est celui de regroupements d'enjeux thématiques qui sont valorisés par des florilèges ne proposant *in fine* pas vraiment de plus value en termes d'analyse interprétative.

Certes, Michel Biard revient avec précision sur Lamartine qu'il voit comme un historien de l'histoire orale avant la lettre (mais Thucydide n'aurait-il pas précédé le grand Joutard ?), et lui reproche de ne pas avoir d'archives manuscrites, des facilités de plume et cette capacité des littéraires à en imposer grâce à « un appel au registre de l'émotion ». Nous sommes loin des débats passionnés sur Hayden White qui analysait les liens entre position littéraire et position politique en travaillant sur ces mêmes auteurs dans les années 1990, loin des affrontements où l'histoire du poids des salaires (Chartier et Bourdieu) bataillait avec l'histoire du poids des mots (Rancière, Loraux). Ici, nous retrouvons l'école méthodique et l'affirmation devenue poncif routinier : le véritable métier d'historien devrait effacer les tours de littérature. Nous sommes à ce titre, loin également des débats de la revue *Ecrire l'histoire* qui a su s'éloigner du conflit éternel entre la vraie science et la littérature, la science positiviste méthodique et les sciences humaines et sociales, pour faire de tous les discours à teneur historique un espace de partage entre historiens et spécialistes de littérature... Or il ne s'agit pas seulement d'options de goût pour ou contre certaines épistémologies car parfois certaines épistémologies ou l'absence d'épistémologie conduisent à manquer en partie l'objet.

La mort est interruption du temps et suppose de le penser, ce que fait Lamartine, cité par Biard. Or là où Lamartine pose la question des temporalités, « se tromper de temps » et ainsi pouvoir agir entre Rome et Paris dans un anachronisme assumé et pourtant désolé, « blanchir en une nuit » (accélération) et pour le peuple « murir très vite », « ne pas emporter l'avenir » c'est à dire ne pas le plomber comme un cercueil, et au contraire laisser « l'espérance » le soutenir, le commentaire si c'en est vraiment un, évoque la question du religieux et de l'au-delà avec ou sans prêtre (p. 61).

Manquer l'enjeu de l'écriture c'est manquer parfois l'enjeu du sens. Ce retour à l'écriture blanche comme si elle était définitivement la seule apte à faire de la bonne histoire, témoigne d'une pratique impensée ou inavouée. Le registre est celui de l'implicite, d'un entre-soi des historiens qui savent comment on doit faire de la bonne histoire et qui décident des frontières de leur discipline en vase un peu clos. Walter Benjamin avait raison de ne pas vouloir laisser l'histoire aux seuls historiens, car sans émotions dans l'écriture, il n'y a pas de position assumée dans le monde et pas de capacité non plus à refuser ce qui défait l'humanité. Une histoire seulement enregistreuse de faits et de classements méthodiques est-elle encore une histoire ?

En se réclamant d'une histoire froide sans d'ailleurs le dire autrement que par une pratique d'écriture supposée froide et positiviste, en tout cas non engagée, en s'auréolant d'une science qu'ils continuent à faire progresser, les meilleurs historiens universitaires de la période révolutionnaire affectent encore aujourd'hui d'ignorer que c'est d'une philosophie qui ose s'interroger sur le présent et l'avenir qu'ils tirent la plus grande lucidité sur l'état des choses du passé : cela s'appelle le temps dialectique dans les années 1950-1970, l'anachronisme contrôlé dans les années 2000. Or cette attitude suppose qu'on

assume sa subjectivité et qu'on la mette en rapport avec ce qui se travaille, donc qu'on interroge les catégories qui nous traversent, celles de nos disciplines mais aussi celles des autres disciplines et celles du discours social dans lequel nous baignons. En 1935, et la date n'est pas indifférente, Husserl mettait en garde : « La façon exclusive dont la vision globale du monde qui est celle de l'homme moderne s'est laissée dans la seconde moitié du XIX^e siècle, déterminer et aveugler par les sciences de la nature ... signifiait que l'on se détournait avec indifférence des questions qui pour une humanité authentique, sont les questions décisives. De simples sciences de fait forment une simple humanité de fait ». [4]

Or ces propos me semblent valoir pour de tels travaux qui n'interrogent pas leur manière de poser et de résoudre leurs questions. Peut-on ainsi considérer le suicide sous la question du profil quand le suicide a été analysé par l'un des plus grands sociologues, Emile Durkheim, comme une donnée sociale construite à partir des conditions de possibilité ? Ne peut-on voir l'héroïsme comme registre politique disponible et valorisé comme l'une de ces conditions et ainsi comprendre l'héroïsme comme paradoxe, un sujet qui répond à une condition sociale de possibilité ?

A mon sens la conclusion, fort brève et retournant une dernière fois à des listes, témoigne de ce qui ne va pas dans cette démarche.

D'une part elle réitère un poncif, politique cette fois : notre culture française de l'affrontement politique en lieu et place de la négociation comme héritage édulcoré de l'envoi de l'adversaire à la mort. Mais comment traiter l'affrontement qui est ritualisé dans une volontaire retenue de la violence en République comme substitut de ces morts ? D'autre part, et c'est la même question, elle s'étonne de retrouver la mort de nombreux députés seulement pendant la Seconde Guerre mondiale.

Il me semble qu'il y a là une double confusion.

Confusion sur ce qui distingue la conflictualité démocratique et l'antagonisme guerrier. Confusion dans la conflictualité des modalités de construction du rapport de force--par le nombre de syndiqués par exemple en Allemagne, par le nombre de manifestants en France--et le moment commun de négociation consécutif à cette construction du rapport de force.

Or la non confusion entre conflictualité et antagonisme est théorisée par les révolutionnaires eux-mêmes, conflictualité quand la révolution sera entrée dans les mœurs, antagonisme guerrier quand elle est aux prises avec la guerre de la liberté contre la tyrannie. Dans ce contexte spécifique, être député c'est bien risquer sa vie dans cette guerre où le député incarne le tout de la société et a plus de compte à rendre que quiconque, mais doit aussi être plus idéaliste que quiconque pour s'exposer comme tel au risque de la mort pour des idées politiques qui deviennent surtout des actes performatifs. Est-ce que l'idéaliste, qui ne cède pas sur son désir, incarne un profil de suicidaire ? Cela ouvre un vaste débat qui n'est clos par aucune théorie psychologique ou psychanalytique.

Quant à l'effroi rétrospectif sur la guillotine, les députés décédés de mort violente en sont-ils vraiment la cause spécifique ? On peut en douter. Le ministre cité craignait lui le pouvoir des députés et ce qui semblait alors craindre était la possibilité même d'une révolution violente et du pouvoir coercitif qui l'accompagnait.

Si la Seconde Guerre mondiale a connu tant de députés morts, c'était bien que se jouait de différentes manières la guerre de la liberté contre la tyrannie, pour les députés communistes certes, et pour les autres aussi.

J'aimerais pour conclure proposer à mon collègue Michel Biard, de construire ensemble l'approche pluridisciplinaire de l'histoire révolutionnaire, car ce vase clos de l'histoire me semble désormais la faire défaillir dans une perte de sens comme on a perdu le sens vécu des risques pris par ces représentants du

peuple morts de mort violente. Or l'histoire est un savoir sur le sens et pas seulement sur les faits. Pour être de bons députés de l'histoire révolutionnaire, je crois sincèrement que nous avons besoin de cette pluridisciplinarité et des risques qu'elle fait encourir.

NOTES

[1] Sophie Wahnich, *La liberté ou la mort, essai sur la Terreur et le terrorisme* (Paris : La Fabrique, 2003).

[2] *Dictionnaire des Conventionnels* de Kuscinski

[3] Dominique Godineau

[4] Edmund Husserl, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale* (Paris : Gallimard, réédition 1976), p. 10.

Sophie Wahnich
CNRS/EHESS
sophiw@club-internet.fr

Copyright © 2017 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for edistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/ republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172